

Nachrichten

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte =
Revue suisse d'art et d'archéologie = Rivista svizzera d'arte e
d'archeologia = Journal of Swiss archeology and art history**

Band (Jahr): **15 (1954-1955)**

Heft 4

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Nachrichten

Herausgegeben von der Gesellschaft für Schweizerische Kunstgeschichte

Zusammengestellt von Hugo Schneider

Abkürzungen:

NZZ = Neue Zürcher Zeitung

ZDP = Denkmalpflegekommission der Antiquarischen Gesellschaft Zürich

KANTON AARGAU

SCHONGAU: *Sakramentshäuschen*. In der Ostmauer des Chores der alten Kirche wurde von Dr. med. F. Schnyder das Sakramentshäuschen aus der Zeit um 1500 entdeckt und sorgfältig freigelegt. Die im Hohlraum 41/77 cm messende Nische ist von schönem spätgotischem Sandsteinmasswerk gekrönt. Sie zeigte noch Reste der einstigen Bemalung. Im Kirchturm fand man auch noch das dazu gehörende schmiedeiserne Türchen.

KANTON BASELSTADT

BASEL: *Ehemaliges Rüedlin-Haus, Erlensträsschen 10*. Die Restaurierung durch das Baudepartement führte 1953 zur Entdeckung einer etwas düsteren, aber auffallend lebendigen Deckenmalerei aus der Mitte des 17. Jahrhunderts im zweiten Stock. Nachträglich kam in einem Nebenraum eine besonders schöne Fenstermalerei mit Figuren zum Vorschein. Wahrscheinlich handelt es sich um einen ursprünglichen Festsaal, der das ganze Stockwerk einnahm. Die Fenstermalerei legt nahe, dass die Arbeit unter Leitung von Hans Heinrich Glaser (um 1590–1673) zum Teil eigenhändig ausgeführt wurde. – 35. Jahrbuch der Öffentlichen Basler Denkmalpflege und des Stadt- und Münster museums im Kleinen Klingental, S. 18.

– *Predigerkirche*. Bei weitem der wichtigste Fund war die Reihe alter Grabnischen, die gelegentlich der Restaurierung an der Nordseite zutage traten. Man weiss, dass Stückelberg die Absicht hatte, in diese Nischen durch Mürger in Bern einen neuen Totentanz malen zu lassen. – 35. Jahrbuch der Öffentlichen Basler Denkmalpflege und des Stadt- und Münster museums im Kleinen Klingental, S. 7.

KANTON GENÈVE

COMPESIÈRES: *Eglise*. La paroisse a entrepris une restauration complète de son église. Cet édifice n'est pas ancien, entièrement reconstruit de 1834 à 1835 dans des proportions plus vastes, par MM. Junod père et fils. Comme on enlevait tout le plancher, il a paru intéressant de procéder à quelques sondages pour déterminer le plan des églises précédentes. On a rencontré très près du sol les deux murs latéraux de la nef primitive, celui du nord touchant les bases des piliers actuels. Ce sont des maçonneries en boulets de rivière avec quelques tailles bréchées au marteau, épaisses en moyenne de 75 cm. La détermination des absides a été plus difficile car leurs fondations avaient été arrachées ou recoupées par un mur tardif qui avait été élevé sur toute la face et en supprimant les constructions en saillie. La dernière abside était encore indiquée schématiquement, comme une partie en ruines, sur le plan de Grenier datant de 1723. Ses matériaux ont été ensuite arrachés jusqu'aux bases. Par contre un sondage a permis de retrouver un fragment de la première abside en arrière des marches du chœur actuel. Sur la face méridionale de la nef, Grenier indique une grande chapelle quadrangulaire. On a pu en relever les arrachements sur le mur sud de la nef et retrouver sa largeur encore à l'intérieur de l'église actuelle. En ce qui concerne l'entrée et le clocher on a découvert les restes d'un mur démoli qui prolongeait les bases d'un premier clocher situé plus en arrière que l'actuel. L'angle S.-E. de ce clocher reposait sur un bloc considérable en roche encore en place avec au-dessus des restes de maçonnerie. Par contre l'angle opposé au N.-E. avait été démoli jusqu'à la base, mais on retrouvait des fragments de roches débitées des soubassements. – Il a existé au moins deux clochers successifs, le premier encore indiqué, mais ruiné, sur le plan de Grenier et dont on a relevé les bases intérieures et le second, l'actuel, datant de 1805. Mais il est possible qu'à l'origine, soit avant le XV^e siècle, il n'existait pas de véritable clocher, mais un simple mur de face en pignon surmonté d'une arcature pour les cloches comme on le voyait fréquemment dans notre région.

Le premier sanctuaire est certainement encore roman, seconde moitié du XIIe siècle, peut-être du début du siècle suivant. Il se composait d'une seule nef longue de 13 m. et large de 6 m. 30, précédée d'un vestibule d'entrée. Le chœur, dans l'axe, est une construction semi-circulaire profonde mais de dimension très restreinte. Par son plan, avec au départ des faces rectilignes de 80 cm., il représente un type très ancien. Sa largeur était juste suffisante pour contenir l'autel, l'épaisseur de ses murs indique qu'il devait être voûté, alors que la nef devait n'être recouverte que d'une charpente visible.

Dans la seconde moitié du XVe siècle, soit après la visite épiscopale de 1443 et avant celle de 1482 on a procédé à d'importantes restaurations. Alors qu'en 1412 et 1443 il n'est question que d'améliorations de détail, dans la visite de 1482 le représentant de l'évêque demande qu'on procède à une nouvelle dédicace de l'église attendu qu'elle et son chœur ont été agrandis, *actento quod ampleata sunt eorum ecclesiam et choris*. D'après Rebord cette nouvelle consécration n'eut lieu qu'en 1486. Les fouilles ont permis de se rendre compte des travaux effectués peu avant 1482. On a reconstruit le chœur, aussi semi-circulaire mais en l'élargissant (ouverture 4 m. 20, profondeur environ 3 m.). Pour adapter cette extension du chœur sans avoir à remanier toute la nef on a usé d'un expédient assez original, on a reculé l'extrémité orientale des murs latéraux de la nef de 70 cm. au nord et de 30 à 40 cm. au sud en créant des niches en retrait sur une longueur d'environ 3 m. On a retrouvé les sols en mortier et briques avec les angles des deux constructions successives. Il est possible et même probable qu'on ait placé dans ces retraits des autels pour des chapelles. L'une d'elles, celle du Saint-Esprit, patronnée par Mermet et Jean Mistral ainsi que les paroissiens apparaît à ce moment-là. Du reste les travaux ne furent terminés que peu avant 1518, puisque la visite épiscopale à cette date demande de nouveau que le grand autel soit consacré, *dedicari et consecrari faciend. eorum magnum altare*. Il n'est pas question du clocher dans les visites, mais la nature des matériaux et la construction soignée des bases nous semblent bien indiquer cette période de la fin du XVe siècle, qui dans tout le pays a été une époque très active de rénovation des édifices religieux.

La transformation exécutée, en 1633, modifiait l'aspect de l'église par l'adjonction d'un bas-côté au nord. On a rasé tout le mur septentrional de la nef pour élargir l'église, des piliers en bois supportant le toit. Le chœur est conservé, mais se trouvait désaxé ainsi que le clocher. On voit encore extérieurement à la base du mur l'angle en saillie N.-E. de ce bas-côté du XVIIe siècle, dont tout le gros œuvre existe encore, mais percé en 1834 de nouvelles fenêtres beaucoup plus importantes. Au début du XIXe siècle on constate que le chœur en saillie a dis-

paru, déjà indiqué comme ruine en 1723, et remplacé par un mur droit sur toute la face orientale. — Genava 1954, p. 217.

GENÈVE: *Château de Saint-Loup*. Es handelt sich dabei um einen Bau aus der Epoche des 2. Kaiserreiches, rekonstruiert auf dem Terrain, wo wohl schon im 11. Jahrhundert eine Festung stand. Vielleicht war sie identisch mit dem castrum von Versoix. Heute ist der Bau durch die Besitzer dem Erdboden gleichgemacht. — Genava 1954, S. 223.

HERMANCE: *Chapelle Sainte-Catherine*. Les travaux de restauration de cette chapelle ont débuté en automne 1954. Il s'agissait de rétablir les fenêtres ogivales odieusement mutilées au XIXe siècle. Grâce à la découverte faite à Annecy par Raymond Oursel, architecte de la Haute-Savoie, d'un document du 9 septembre 1459 où Isabelle de Menthon, veuve de Rodolphe d'Allinges, fait une convention avec la paroisse pour la fondation de cette chapelle, on arrive à préciser sa construction. Comme en 1471 dans la visite pastorale elle est dite nouvellement édifiée, on peut admettre qu'elle a été élevée entre 1460 et 1471. — Genava 1954, p. 223.

KANTON GRAUBÜNDEN

ALLGEMEIN: *Dachtruben*. Zu diesen heute sehr seltenen Möbelstücken vgl. die Ausführungen von Ch. Simonett, Bündner Monatsblatt.

LAVIN: *Kirche*. Die hier neu gefundenen Wandgemälde bedecken die Wände und das Gewölbe des Chores sowie die Leibung des Triumphbogens und die Ostseite des Schiffes. An den andern Seiten des Langhauses dagegen wurden keinerlei Spuren einer figuralen Bemalung gefunden. Es handelt sich nicht um Fresken im engern technischen Sinn, also nicht um einen Farbauftrag «al fresco», sondern um eine Trockenmalerei, denn es sind weder Druckkonturen noch Verputzgrenzen zu erkennen. Im obern Teil der Stirnseite des Chores erscheint eine Darstellung der Verkündigung an Maria, ein Thema, das, die Heilsgeschichte präludierend, für diese Stelle beinahe kanonische Geltung erlangt hat, wie es denn auch das häufigste Motiv für die Aussenseiten spätgotischer Flügelaltäre darstellt. Je drei weitere Figuren, die, unter einem Rundbogen stehend, den Choreingang flankieren, sind als die Bilder der beiden Seitenaltäre zu betrachten und wohl als deren Patrone zu deuten. An der Leibung des Chorbogens erblickt man zehn Propheten in Halbfigur, in deren Kreis, wie hergebracht, auch König David eingereiht ist, an der Innenseite des Bogens aber eine Darstellung des Gleichnisses von den zehn klugen und törichten Jungfrauen. Von einem Wolkenkranz umgeben, neigt sich

der «Sponsus» mit beinahe ritterlich einladender Gebärde zu den fünf Klugen an seiner rechten Seite herab. Die Bemalung der Chorwände vereinigt einen allgemein christlichen Bildgegenstand – den Zyklus der die Sätze des Credo vortragenden Apostel – mit Szenen aus der Legende des Kirchenpatrons, des heiligen Georg. Die andere Szene dieses Zyklus wartet noch auf die Abdekung; in dieser Zone erscheinen zu Seiten der Fenster auch stehende Engel mit Schriftbändern, kleiner als die Apostel, doch grösser als die musizierenden Engel in den Zwickeln der Gewölbeanfänger. In den kleineren Kappen zwischen den Hauptfeldern des Gewölbes sind die Verkörperungen der vier Elemente dargestellt. Es sind unbekleidete Gestalten, um die sich Schriftbänder schlingen. Die Hauptkappen des Gewölbes beherrschen acht monumentale Gestalten, frontal gesehen an Lesepulten sitzend. Es sind die vier Evangelisten und die vier abendländischen Kirchenväter: Gregor, Hieronymus, Augustin und Ambrosius. Die ganze Komposition aber wird machtvoll beherrscht von der göttlichen Person in einer Gestaltung, die vom Bildtypus der «Majestas Domini» ausgeht. Christus hält die Rechte zum Segen erhoben, und in der Linken hält er die Weltkugel. Das Evangelienbuch aber liegt ihm aufgeschlagen im Schoss. Das Haupt ist aus drei Köpfen zusammengefügt, dergestalt, dass es vier Augen, drei Nasen und ebensoviele Münder aufweist. Umgeben wird die Gestalt des Heilands von Mond und Sonne sowie den Symbolen der Evangelisten, und von ihnen aus darf man auch eine Sinnverbindung zu den Allegorien der vier Elemente erkennen. Die Datierung des ganzen Werkes lässt sich ziemlich genau bestimmen: Im Scheitel einer Fensternische kamen die quadrierten Wappen des Bischofs Ortlieb von Brandis (reg. 1458–1491) und seines Nachfolgers Heinrich V. von Höwen zum Vorschein, der, wenn zuletzt auch nur nominell, bis 1505 Oberhaupt des Churer Bistums war. Man wird dies so auslegen müssen, dass der Neubau des Chores und vielleicht der ganzen Kirche bereits unter Ortlieb begonnen wurde, die Vollendung und Ausmalung aber während der Amtszeit Heinrichs von Höwen, also um 1500, erfolgte. – E. Poeschel, NZZ, 1955, Nr. 2091.

KANTON ST. GALLEN

MOSNANG: *Kirche*. Über Kirchenbau und Ausstattung vgl. D. F. Rittmeyer, Toggenburgerblätter für Heimatkunde XVII, 1954, S. 21.

WIL: *Baronenhaus* (Nachtrag). Im Nachlass des 1955 verstorbenen Dr. med. Alexander Bannwart, des letzten privaten Besitzers des Hauses, fand sich ein sorgfältig in Pergament gebundenes Exemplar der «Teutschen Akademie» Joachim von Sandrarts, zweifellos

aus dem Besitze des Reichsvogts Grüebler, des Erbauers des Hauses. Darin sind die figürlichen Vorlagen für die diversen Malereien Kellers zu erkennen. Aus II, 3 (Malerei) wurden die Bildnismedaillons der Fassadenmalereien geschöpft; aus II, 2 (von der Scultura) holte sich der Maler verschiedene Figuren für das kleine Kabinett (Collinstiche 1676). – L. Birchler.

KANTON SCHAFFHAUSEN

NEUNKIRCH: *Bergkirche, Epitaphien*. Es handelt sich um 8 Stück, welche in der Zeit zwischen 1642 und 1745 in diesem Gotteshaus angebracht wurden. Mit Ausnahme von Epitaph Nr. 6, das den Namen eines Neunkircher Ortsgeistlichen trägt, der aber auch aus Schaffhausen stammte, handelt es sich ausschliesslich um Angehörige von Familien der Landvögte, bei Nr. 2 bis 5 um Gemahlinnen, bei Nr. 1 und 7 um Kinder von Landvögten und bei Nr. 8 um einen solchen selbst. Es liegt auf der Hand, dass in stilistisch-formaler Hinsicht die Kreuzgang-Epitaphien von Schaffhausen einen massgebenden Einfluss auf diejenigen von Neunkirch ausgeübt haben. Zum Teil sind die nämlichen Meister am Werk gewesen. Bei einem kennt man den Steinmetzen. Es ist Heinrich Heimlicher (1598 – ?), der sein von den Initialen HH begleitetes Zeichen zwischen den Wappen angebracht hat. Photos. – R. Frauenfelder, Schaffhauser Beiträge zur vaterländischen Geschichte, XXXI, 1954, S. 144 ff.

SCHAFFHAUSEN: *Häuserkeller*. Über Konstruktion, Anordnung, Verwendung und Benennung vgl. W. Bendel, Schaffhauser Beiträge zur vaterländischen Geschichte XXXI, 1954, S. 156 f.

KANTON WAADT

LES CLÉES: *Ville et château*. Über Ursprung, Gründer und Besitzer, Baugeschichte usw. vgl. O. Dubuis, Revue historique vaudoise, LXII, S. 49 ff.

KANTON WALLIS

NATERS: *Supersaxo-Schloss* (Auf der Flüe). Die wichtigsten Reste dieses Schlosses erheben sich noch am Ausgang des kleinen Tales des heute korrigierten Kelchbaches. Der Burgfels liegt auf der linken Bachseite, ungefähr 250 m nördlich der Kirche von Naters. Die ersten Nachrichten über diese Befestigung, von Simler «arx munitissima» genannt, stammen aus dem Anfang des 13. Jahrhunderts. Es handelte sich um den Sitz der Verwalter von Naters im Dienste der Bischöfe von Sitten. Das Amt lag lange Zeit in den Händen der ursprünglich italienischen Familie Manegoldi, genannt Auf der Flüh (de Saxo). Das Schloss besteht aus zwei

durch einen Hofgetrennten Baukörpern. Archäologische Beschreibung, Pläne und Photos. – L. Blondel, Vallesia, X, 1955, S. 65.

ORSIÈRES: 1. *Le bourg et ses églises*. Le bourg, situé sur la Dranse d'Entremont, doit son importance au fait qu'il constitue une station de relai sur la route du Grand Saint-Bernard. On remarque deux quartiers distincts dans cette agglomération: l'ancien bourg, entourant l'église paroissiale sur la rive droite de la Dranse, et le quartier du Châtelard sur la rive gauche. Description topographique et archéologique. – L'église paroissiale actuelle, entièrement reconstruite, sauf le clocher, par l'architecte J. de Kalbermatten, et consacrée en 1896 n'a aucun rapport quant au plan et quant à la situation avec les édifices qui l'ont précédée. L'église a été transformée à plusieurs reprises. Jusqu'au moment de la dernière reconstruction, le chœur semi-circulaire d'une première église s'est conservé; il joignait le clocher. La largeur de la nef principale de ce sanctuaire mesurait environ 6,30 m.; une nef latérale prolongeait le clocher au nord. L'alignement du bas-côté n'est pas exactement le même que celui de la nef et du clocher. Il est de date postérieure (XVIIe ou XVIIIe siècle). Cet édifice a été détruit, à l'exception de l'abside, quand, en 1497, on a établi une nouvelle église beaucoup plus vaste. Aussi ne connaissons-nous pas la longueur de la première nef. L'abside de forme aplatie semble ancienne (du début du XIIe siècle). L'église de la fin du XVe siècle a abandonné l'orientation primitive NE.-SO. et présentait un plan quadrangulaire avec chœur carré orienté plus exactement à l'est. C'était un assez grand vaisseau sans bas-côtés ni piliers, mesurant à l'intérieur 24,25 × 11,90 m. avec une voûte en bois. On conservait latéralement l'ancien chœur avec un autel formant une chapelle. Sur la face sud, on éleva en annexe encore deux autres chapelles. Cet édifice en gothique tardif devait être assez curieux. Seuls les fonts baptismaux de 1691 et les stalles de 1749 ont été conservés après la reconstruction de 1896. La partie la plus intéressante de l'église est le clocher, un des plus beaux monuments du Valais.

En résumé, on peut admettre la succession d'au moins trois sanctuaires. Le plus ancien de l'époque romane, probablement du début du XIIe siècle, à chœur circulaire de dimension réduite, dédié à S. Pantaléon, puis à S. Nicolas, flanqué d'un premier clocher. Au siècle suivant, ce clocher sera modifié; au nord on le raccordera à la nef par un bas-côté (d'après le dessin de Wick, avec une fenêtre du XVIIe ou du XVIIIe siècle). A la fin du XVe siècle, on construit une nouvelle église avec sept autels, qui n'a disparu avec les restes de la première, qu'au XIXe siècle.

2. *Le Châtelard*. Depuis quelques années le Châtelard et son château a fait place à une villa et à des maisons

modernes. Seuls un ou deux immeubles voisins sont encore anciens. Le Châtelard formait tout un ensemble fortifié s'étendant sur les berges surélevées de la Dranse. Cette position dessinait un grand quadrilatère assez régulier d'environ 105 m. de longueur sur une largeur moyenne de 35 à 40 m., non compris les fossés établis sur les faces opposées à la Dranse. Une porte secondaire fermait probablement la rue à l'ouest. Le château proprement dit, l'ancien siège des vidomnes (charge occupée par la famille d'Allinges, appelée aussi de Coudrée d'un fief en Chablais), occupait un quadrilatère entre la rue et les pentes de la Dranse. Description topographique et archéologique, dessins, plans et photos. – Vallesia, L. Blondel, X, 1955, p. 71.

SITTEN: *Valerikirche, gotische Orgel*. Über die Bedeutung, den Mechanismus und die Restaurierung dieses überaus wertvollen Stückes vgl. die Arbeit von E. Schiess. – Vallesia, X, 1955, S. 89 ff.

VISSOIE: *La tour de bois et le bourg*. Grâce à l'exemple du «ballios» de Vissoie nous pouvons avoir une idée des tours en bois du moyen âge. Sans doute notre pays a eu des donjons en charpente plus importants, mais étant donné la longueur des arbres utilisés il ne nous semble pas que dans la majorité des cas on ait dépassé de beaucoup des bases de 6 à 7 mètres. Du reste, la plupart des tours romanes en pierre restent dans ces limites. Soit la tour en pierre, soit la tour en bois défendaient l'extrémité méridionale du château d'Anniviers; un fossé de ce côté complétait la position sur ce front qui était le plus accessible. Au cours des siècles le terrain s'est élevé et a enterré ces constructions et les ouvrages qui les protégeaient. Par contre le front sud-ouest du bourg était défendu naturellement par les pentes abruptes dominant la Navisence. Plans, photos, description. – L. Blondel, Annales valaisannes, XXIX, 1954, p. 169.

KANTON ZÜRICH

LANGNAU: *Schnabelburg*. Sie war der Wohnsitz der Herren von Schnabelburg-Eschenbach. Im Blutrachefeldzug von 1309 wurde sie durch Herzog Leopold von Österreich geschleift, weil Walter IV. von Schnabelburg-Eschenbach, der damalige Besitzer, an der Ermordung König Albrechts am 1. Mai 1308 beteiligt gewesen. Durch die Initiative der «Pro Sihltal» wurde sie diesen Sommer, nachdem sie nach der Zerstörung nie mehr aufgebaut worden war, ausgegraben und konserviert. Obwohl in den letzten 100 Jahren vier Mal unsachgemäß und räuberisch an dieser Festungsanlage gegraben worden war, hoffte man dennoch, dieses ehrwürdige Denkmal noch zum guten Teil retten zu können und gleichzeitig für die Burgenforschung einige neue Resultate zu erzielen. Anhand der sorgfältig geleg-

ten Sondierschnitte liess sich erkennen, dass, mit Ausnahme von ganz unbedeutenden jüngeren Zutaten, die gesamte Wehranlage in einem einzigen Zug erbaut worden war. Das ganze Areal war überall dort, wo eine Gefährdung durch Feindeshand möglich schien, mit einer in den Hang hineingestellten Ringmauer geschützt. Nur an jenen Stellen, die von Natur aus uneinnehmbar waren, indem der Nagelfluhfels senkrecht aufsteigend hervortrat, sparte man sich die schwerfällige Mauerung. Eine einzige Ausnahme zeigte sich auf der Westseite, wo genau gleich wie bei der Ruine Multberg (Kt. Zürich) eine 5,5 m breite Lücke klaffte. Es besteht die Ansicht, dass sich hier der Burgeingang befunden habe. Im Innern waren verschiedene Grundmauern von Gebäuden sichtbar, an denen abzulesen war, dass Steine nicht den alleinigen Baustoff der Schnabelburg darstellten, sondern dass auch sehr viel Holz zur Verwendung gelangte. Überdies war der Baugrund nicht überall sehr

vorteilhaft, und die wenigsten Mauern waren in eine solide Fundamentgrube eingesenkt. Die Folge davon war, dass ganze Mauerpartien abglitten und erst an der tiefer liegenden Ringmauer wieder zum Stillstand kamen. Die währschaftesten Bauelemente befanden sich offenbar auf der Nordseite, wo ein bergfriedartiger Grundriss aufgedeckt werden konnte.

Sehr bescheiden waren die Kleinfunde, was allerdings, nachdem bereits vier Mal gegraben worden war, nicht erstaunlich ist. Immerhin werden die Keramikfragmente, es handelt sich weitgehend um Ofenkeramik, nach genauer Untersuchung ziemlich exakte Auskunft über die Lebensdauer der ganzen Anlage erteilen. Doch steht jetzt schon fest, dass die Burg kaum vor der Mitte des 12. Jahrhunderts erbaut sein kann und dass die Keramik, die noch keine Glasur aufweist, mit jener von der Ruine Multberg und derjenigen der Burg Lägern sehr nahe verwandt ist. – ZDP

Buchbesprechung

VERENA TRUDEL: *Schweizerische Leinenstickereien*. Schweizer Heimatbücher Nr. 61/62. Bern 1954. 64 Seiten, 16 Abbildungen im Text, 32 Tafeln. – Katalogband (Ergänzung zu Band 61/62 der Schweizer Heimatbücher), Bern 1954. IV + 158 Seiten.

Um es vorweg zu sagen: Eine im besten Sinne schweizerische Präzisionsarbeit. Zuverlässig, klar, ohne Umschweife, von wissenschaftlichem Rang und von bleibendem Wert. Das Thema – ursprünglich ein Dissertationsthema – klug beschränkt auf eine volkstümlich bürgerliche schweizerische Handarbeit. Das Buch gibt, zusammen mit dem sehr nützlichen Katalog und seinen prägnanten, alles Wesentliche in übersichtlicher Kürze erwähnenden Beschreibungen aller datierten und undatierten schweizerischen Leinenstickereien in der Schweiz, auf alle einschlägigen Fragen Antwort und führt auch den Laien freundlich in die Materie ein.

Materialgerecht beginnt es mit dem Material und geht vom Handwerklichen aus. Die reichlichen Abbildungen der Sticharten mit ihren vielen Variationen werden dem freien und dem beamteten Sammler nicht weniger willkommen und nützlich sein als der Sticklerin, die Anregung zum Spielen mit dem Faden und Erfinden neuer Kombinationen daraus ziehen kann.

Aufschlussreich und bisher in der Literatur nicht zu finden, ist die Untersuchung über Gewebe und Stickmaterial der schweizerischen Leinenstickerei, die präzisiert wird als Stickerei mit Leinenfäden. Das Stickmaterial ist also das Entscheidende für die Benennung einer Stickart. Der weisse Leinenfaden herrscht vor. Daneben sind geläufig für die Betonung der Konturen

und Einzelheiten der Zeichnung heute durchweg verwaschener, mit Waid und Indigo gefärbter blauer und mit Metallsalzen, aber auch mit einheimischen Pflanzenstoffen gefärbter, unsympathisch brauner Leinenfäden. Die farbige Seide für die Konturen ist ausgefallen oder nur in spärlichen Resten vorhanden, eher zu erraten, als zu sehen, so dass die schwarzen Linien der Vorzeichnung blossliegen. Es ist auffallend, dass in den schweizerischen Leinenstickereien nirgends roter Leinenfaden erscheint, zumal die italienischen, allerdings in Seide auf Leinen gearbeiteten Zopfstickereien der Renaissance fast durchgehends das Rot bevorzugen. Es ist nun interessant, dass die Autorin auf einige Beispiele dieser Art Stickereien hinweisen kann, die in Leinenfäden ausgeführt sind, und dass dieser eine bräunliche Färbung hat. Die Frage liegt also nahe, ob das Braun der schweizerischen Leinenstickereien nicht ursprünglich rot gewesen ist und sich infolge der Färbemittel mit dem Waschen verändert hat. Bis jetzt ist das Problem noch nicht gelöst. – Mir ist nur eine Weißstickerei mit roten Konturen neben den blauen erinnerlich, das schöne Rücklaken mit Ahasver und Esther von 1538 im Maximiliansmuseum in Augsburg.

Damit berührt die Autorin dankenswerterweise die heutige farbige Erscheinung der alten Textilien. Fest steht, dass mit vereinzelt Ausnahmen, die weder dem Licht noch dem Gebrauch ausgesetzt waren, alle alten Textilien in ihrer heutigen Erscheinung nur blasse Schatten ihres ursprünglichen Selbst darstellen. Auch die stärksten Farben vermögen auf die Dauer dem Lichte nicht standzuhalten. Der Anblick eines spät-